

Grain de riz

n°71

mai 2025

Sommaire

Le coup de force des Japonais

p.2: Le 9 mars 1945

p.3-4: la tragédie de Đồng Đăng
par Emile Tissot

p.5: Une histoire (d'amour ?) qui
commence dans un camp de
prisonniers (J. M. Strobino)

p.6: A la recherche de mon père
par Pham Ngoc Lân

P.7-8: l'imbroglio politique (Imre Szabo)

p.9: La chute de Saïgon

p.10-11: La chute de Ban Mê Thuôt

P.12-13: Saïgon juste avant la chute

p. 14: Requiem pour les photo reporters
morts en Indochine

p.15: Robert CAPA (1913-1954)

p.16: Dickey CHAPPELLE (1919-1965)

p.17: Gilles CARON (1939-1970)

p.18: Sean FLYNN (1941-1970)

p.19: Henri HUET (1927-1971)

p.20: Michel LAURENT (1946-1975)

Expositions

p.21: Marc Riboud

Photographies du Vietnam

p.22: Pierre Daum

Travailleurs indochinois en Dordogne

Nos rencontres estivales

p.23: Saint Rambert en Buget

p.24: Noyant d'Allier



Le 9 mars 1945, il y a 80 ans: les forces japonaises attaquent par trahison les garnisons françaises. Après d'âpres combats l'armée française s'est rendue. Les prisonniers français ont été massacrés, beaucoup par décapitation par les Japonais. Ce coup de force, en affaiblissant l'armée française, fit le jeu des forces indépendantistes communistes du Viet Minh.



Le 10 mars 1975, il y a 50 ans : l'armée nord-vietnamienne attaquait la ville de Ban Mê Thuôt sur les Hauts-Plateaux. Après la chute de la ville elle avança, sans grande résistance vers Saïgon qui tomba le 30 avril. La guerre du Vietnam se termina donc par la victoire des forces communistes et à la réunification du Vietnam



Nous nous intéresserons aux récits des Eurasiens qui ont vécu ces périodes

9 mars 1945: le coup de force des Japonais

Dans les premiers jours de mars 1945, les troupes japonaises sont déployées autour des garnisons françaises commandées par le général Aymé et ses subordonnés Sabattier et Alessandro. Le 9 mars 1945 au soir, l'amiral Decoux, gouverneur général de l'Indochine, reçoit l'ambassadeur japonais Matsumoto pour une réunion de routine. À 19 h, l'ambassadeur présente un ultimatum exigeant que les troupes françaises passent immédiatement sous commandement japonais. Decoux essaie de gagner du

temps, mais les premiers coups de feu éclatent dans Saïgon. L'opération Meigo Sakusen (« action de l'éclair de lune ») est déclenchée.

À 21 h, Decoux et ses adjoints sont mis aux arrêts. Entre 20 heures et 21 heures, les



garnisons françaises sont attaquées par surprise par l'armée japonaise. Plusieurs officiers administrateurs et officiers français sont exécutés : à Lạng Sơn, le colonel Robert et le résident Auphelle, invités à dîner ce soir-là par leurs homologues japonais, sont arrêtés par surprise, et décapités à coup de sabre, de même que le général Lemonnier qui refusait de donner l'ordre de capituler. À Thakhek, l'administrateur Colin et l'inspecteur Grethen sont également tués.

Après Le coup de force

L'armée française

Les généraux Sabattier et Alessandri se dirigent avec leurs troupes vers le pays thaï, où Sabattier rencontre, dans la cuvette de Điện Biên Phủ, François de Langlade, représentant du général de Gaulle. Langlade confie à Sabattier tous les pouvoirs civils et militaires, et ce dernier choisit de déléguer son commandement militaire à Alessandri, pour se concentrer sur les tâches politiques. Mais les Japonais, décidés à nettoyer le pays de toute présence française, passent bientôt à l'attaque. Un

repli vers le Yunnan est entamé. Sabattier lui-même, ayant installé son P.C. au Laos dans la province de Phongsaly, tient ses positions durant trois semaines avant de passer en Chine. Les groupes de militaires français, divisés en plusieurs colonnes, connaissent des fortunes diverses : la «**colonne Caponi**» succombe le 27 mars, tandis que les groupements Prugnat et Séguin se replient en Chine. La «**colonne Alessandri**» résiste durant environ deux mois en se repliant : comptant environ 5 700 hommes, dont 3 200 autochtones, elle est exfiltrée sur

le territoire de la Chine, dans le but de revenir ensuite en Indochine pour y mener des actions de résistance. Les hommes de la colonne doivent affronter, outre le climat et les désertions de tirailleurs indigènes, le harcèlement des troupes japonaises, auxquels s'ajoute parfois l'hostilité des populations locales. Les troupes du commandant Reul, composées presque exclusivement d'autochtones, subissent l'assaut d'hommes du Việt Minh et doivent abandonner le terrain, rejoignant le repli général sur le territoire chinois.

Việt Minh

Bien que les Japonais se soient posés en libérateurs et leur aient initialement manifesté leur appui, le Việt Minh n'envisage pas de coopérer avec eux et se prépare à entrer en résistance dans ses territoires du Nord du pays, sous la direction d'Hô Chi Minh et de Võ Nguyên Giáp, par ailleurs adversaires implacables de la France. Le Việt Minh s'empare de différentes localités rurales du pays en y établissant des « comités révolutionnaires populaires », sans rencontrer beaucoup d'opposition de la part des Japonais, dont les troupes sont surtout présentes dans les villes et sur les voies de communication. Hô Chi Minh désire éviter les actions spectaculaires, et se limite initialement à tendre quelques embuscades. En juillet, le Việt Minh prend d'assaut le poste japonais de Tam Đảo.

Le journaliste Philippe Devillers souligne que le Việt Minh, ne souhaitant pas risquer ses atouts face aux Japonais encore trop forts, ne mène que « mollement » ses attaques, en se bornant à des « destructions d'ouvrages d'art », à des embuscades contre des convois japonais exécutés avec la collaboration des parachutistes américains envoyés par l'OSS en Indochine, ainsi qu'à des coups de main sur des postes nippons isolés, dans le but essentiellement de s'emparer d'armes et de frapper l'esprit des populations. Les hommes de Hô Chi Minh ne cessent de gagner en influence auprès des paysans victimes de la famine, qu'ils organisent pour les lancer à l'assaut de greniers à riz de propriétaires agricoles, voire de stocks japonais ; parallèlement, le Việt Minh reçoit des armes et du matériel fournis par l'OSS.

À Đồng Đăng, le commandant Soulié est tué après avoir repoussé trois assauts ; le capitaine Anosse, qui a pris le commandement de la contre-attaque, tient trois jours et trois nuits mais doit cesser le feu également à court de munitions et sa garnison décimée. Les Japonais l'honorent de cet exploit puis l'exécutent aussitôt et massacrent 400 autres prisonniers. Les forces japonaises du nord au sud étaient maîtres de l'Indochine. Seule la garnison de Dong Dang continuait à se battre jusqu'au sacrifice suprême.



A la même heure qu'à Lang Son, malgré la mise en alerte du poste de Đồng Đăng, les Japonais, bien renseignés sur les habitudes du commandant de la garnison et de ses officiers, en moins d'un quart d'heure, ont pu escalader les murs d'enceinte du fort et attaquer le mess des officiers pendant que ceux-ci dînaient. Parmi eux, se trouvait mon parrain, le chef de bataillon Soulier, il fut décapité dans les premières minutes. La défense s'organisa aussitôt. Les tirailleurs tonkinois sous les ordres des officiers et sous-officiers français repoussèrent l'attaque japonaise. Ma mère vint me voir en sanglots vers 1h du matin pour m'informer que lors de la première attaque des Japonais, mon parrain avait été tué. Je fus pris d'une crise d'hystérie entre la peur et la haine, malgré mes huit ans, je restais prostré en sanglots dans un coin de la chambre. Malgré les encouragements de ma mère, j'avais l'impression de perdre tout raisonnement. Pourquoi ? Pourquoi, je n'ai jamais trouvé de réponse.

Cet assassinat restera longtemps en moi, surtout la haine et une volonté de vengeance qui m'envahirent, dès mon jeune

âge, et que j'eus du mal à atténuer. Toute la nuit, les soldats du Soleil levant menèrent des assauts contre le poste de Đồng Đăng. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer une telle défense de la part des tirailleurs tonkinois. A la fin de la journée du 10 mars, les Japonais reculèrent vers la sortie du fort, laissant de très nombreux morts.



Les Français se battaient à un contre dix. Pendant le repli des Japonais, leur artillerie bombardait sans merci la garnison, souvent les corps furent déchiquetés à trois ou quatre reprises. Malgré de lourdes pertes, les Français restaient maîtres de la garnison. Dans la nuit du 10 au 11 mars, durant des heures, la garnison fut éclairée comme en plein jour par le déluge de feu... Après un moment de répit, on entendit à nouveau un porte-voix annonçant en français avec l'accent japonais « La citadelle de

Lang Son et toutes les forces françaises se sont rendues ».

Un silence s'installa dans la garnison pendant quelques minutes, on entendit des voix en français, « Français rendez vous, inutile de continuer à vous battre, nous vous laisserons partir avec vos armes ». Comme réponse, tous les tirs d'armes du fort convergèrent vers le porte-voix. Profitant d'une courte accalmie, ma mère m'apporta une boule de riz et un peu de poisson sec, bien qu'il fasse nuit, sans lumière, j'arrivais à distinguer la nourriture, il n'y avait plus de porte. J'eus l'impression que ma mère avait le pressentiment que cette visite serait la dernière. Elle m'embrassa longuement en pleurant et partit brusquement dans le noir.

Vers 18 heures, tout s'est tu. On entendit des pas, des cliquetis d'armes. Le capitaine français (Anosse) responsable de cette poignée d'hommes sortit de son poste de combat avec un soldat français tenant sur la baïonnette un drapeau blanc ; ils allèrent à la rencontre des officiers japonais pour négocier la fin des combats. Des discussions s'engagèrent entre Français et Japonais pour une reddition honorable. Après d'âpres négociations, les Japonais

acceptèrent l'arrêt des combats, les Français pourraient quitter le fort avec leur arme individuelle. L'officier français donna un ordre à cette poignée de héros : « détruisez les stocks d'armes avant de sortir de vos postes de combat ». Les quelques survivants quittèrent leurs abris avec leur fusil et se rassemblèrent, alignés dignement, la tête haute. Ils n'étaient qu'une dizaine de Français, commandés par un officier et une trentaine de tirailleurs tonkinois, la plupart étaient des Muong, Mèo et des Thaï. Les Japonais stupéfaits, presque admiratifs, découvrirent avec étonnement, ce petit nombre de combattants survivants. Pendant ce temps, d'autres Japonais fouillaient méticuleusement la garnison à la recherche d'éventuels rescapés. Les bruits de bottes se rapprochèrent de mon abri. Soudain un Japonais me fit sortir de ma cachette en me secouant violemment, me prenant certainement dans la pénombre de la pièce pour un combattant. Il me tira vers la lumière par les cheveux, il hurla des jurons que je ne comprenais pas, il me dévisagea ahuri, en découvrant un enfant. Il me jeta alors à terre au pied des Français. Les officiers japonais accoururent, leur sabre

suintant de sang, pour me voir, comme des bêtes curieuses et sanguinaires découvrant une proie. L'ordre fut donné de me ligoter les mains dans le dos.

Les Japonais alignés sur deux rangs, plus d'une centaine, encadraient la dizaine de Français et de tirailleurs tonkinois survivants de cet enfer. Ces derniers furent séparés des Français, ils furent exécutés sommairement en dehors du fort.

Un officier japonais lança un ordre, et les hommes présentèrent leurs armes pour rendre hommage à cette poignée de combattants français héroïques. Les Français quittèrent le fort, leur fusil en bandoulière, à peine dehors, un ordre retentit en japonais ordonnant de les rattraper. Les Français furent désarmés, puis ligotés. Ils furent forcés de s'agenouiller, les mains liées dans le dos.

L'officier français commandant ces survivants ne voulait pas se laisser ligoter, il fut abattu sur le champ devant ses soldats. Les Français furent décapités sauvagement devant moi.

Les Japonais n'ont pas tenu leur promesse, n'ont pas respecté le code d'honneur militaire.

J'étais à genoux à leur droite pour assister au terrible massacre. Je fermais les yeux, j'entendis le choc sourd des coups de sabre, suivi des coups de fusil, ce fut horrible.

Après le dernier Français décapité, des bruits et des cris s'élevaient brutalement.

Deux Japonais traînèrent ma mère vers le bas du poste, ils la transpercèrent de coups de baïonnette avant de la décapiter. L'autre femme tonkinoise avait été décapitée dès le début de la reddition en même temps que les tirailleurs tonkinois vers le bas de la route menant au fort. Je



n'avais rien pu faire, je suivais impuissant cette scène atroce. Je pensais que j'allais subir le même sort, ils vinrent vers moi en hurlant comme des bêtes sauvages rendues folles par ce spectacle barbare. C'était mon tour. Je priais en silence avec beaucoup de ferveur « mon Dieu, protégez-moi », je n'aurais pas le temps de dire la suite, le sabre qui avait décapité ma mère allait répéter le même mouvement...

Soudain, au-dessus de ma tête, un bruit de fer terrible retentit. Je fus secoué ! Je ne sentis rien. Suis-je mort ? Ou le subconscient vit déjà au-delà pour ne plus rien sentir, ni le mal, ni la mort. Je restais un long moment immobile, sans rien voir, sans rien entendre. Puis je levais doucement les yeux. Un officier supérieur se trouvait devant moi, bien habillé avec des étoiles aux épaulettes de sa veste, son sabre avait barré celui du bourreau.

Il donna l'ordre aux autres de me relever, tenant dans sa main droite son sabre propre. Il m'observa longuement, puis me dit en français « Les soldats français étaient de vrais héros ».

Encore choqué, je ne compris pas alors vraiment ses paroles. Il les répéta ensuite en mauvais vietnamien.

A peine eut-il fini de parler, je me levais, personne ne réagissait, ni ne bougeait. Je courus vers ma mère sous les regards ahuris des soldats japonais pour m'allonger sur son corps méconnaissable, j'avais les mains liées dans le dos.

Emile TISSOT

MÉTIS DÉRACINÉ



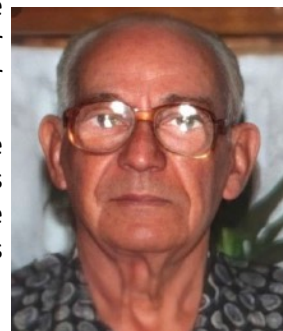
Une histoire (d'amour ?) qui commence dans un camp de prisonniers

Ma mère a rencontré mon père à Banmêthuôt en avril 1945. C'était un soldat français prisonnier des Japonais lors du coup de force en mars 1945. Ma mère l'a rencontré en venant apporter de la nourriture pour les prisonniers. Peu après ma naissance, il partit pour Saïgon et puis plus de nouvelles.



Il m'a fallu attendre mes 70 ans pour qu'en désespoir de cause, j'ai recouru aux tests ADN (qui sont toujours interdits en France). J'ai pu être en relation avec une personne de la famille de mon père qui m'a guidé dans ma recherche et ainsi de l'identifier.

Maintenant je sais qui il est . (Jacqui Maurice)



Voici son histoire racontée par Jean Michel Strobino à partir d'un carnet que lui a confié Joseph Pantalacci. Le texte « Papa Pantalacci, le dernier Corse au Laos » est accessible sur le site Academia.

Joseph Pantalacci, est né à Cozzano (Corse) en 1916. Il s'engage dans l'armée qui l'envoie en Indochine. « J'ai débarqué en tant que militaire à Haïphong, au Tonkin, en 1937. Je fus assez vite envoyé à Shanghai pour défendre la concession française. Prisonnier des Japs pendant la guerre mondiale, j'ai quitté l'armée en 1946, mais je suis resté en Indochine »

Lors du coup de force des 9 et 10 mars 1945, les Japonais attaquent les garnisons françaises et se déploient dans toute l'Indochine. Ils s'emparent de la plupart des postes militaires et mettent fin à l'existence de toutes les autorités françaises, civiles et militaires. Ils occupent les villes principales et, malgré une farouche résistance des troupes françaises, Qui-Nhon tombe à son tour. Ils se dirigent ensuite vers Pleiku.

A An Khe, la situation est critique et le commandant du poste donne l'ordre d'évacuer le camp, après avoir brûlé les dépôts d'essence et détruit les réserves de vivres. Joseph Pantalacci et ses camarades s'enfuient par la route en direction du col d'An Khe, mais ils se retrouvent rapidement encerclés par les troupes japonaises. Malgré une dernière tentative de fuite par des chemins de montagne, ils sont capturés par les Japonais alors qu'ils s'apprêtent à passer la nuit dans un village Jarai. On leur attache



les mains derrière le dos, on les interroge longuement avant de les laisser s'endormir à même le sol. Le lendemain les prisonniers,

encadrés par les soldats japonais, entament une marche qui va les mener en deux jours jusqu'à la route où des camions les conduisent ensuite à Pleiku, le chef-lieu de région. Ils sont regroupés dans la prison de la ville avec d'autres soldats et des civils qui travaillent dans les plantations.

Au bout d'une semaine, tous les militaires détenus sont conduits à Ban Mê Thuôt, la capitale provinciale des hauts plateaux, (renommé Boun Ma Thuôt) où ils sont installés dans l'ancienne caserne transformée en camp de prisonniers. Joseph Pantalacci y passe les cinq derniers mois de la guerre, dans des conditions de détention relativement correctes car les Japonais ont donné pour consigne de bien traiter leurs prisonniers.

Au début du mois d'août, devant l'état de nervosité des Japonais et malgré le manque total d'informations dont ils disposent, les prisonniers finissent par comprendre que les Américains ont fait exploser deux bombes atomiques sur le Japon et que la fin de la guerre est proche. Le 15 août 1945, ils assistent, incrédules, à la lecture du

message de reddition de l'Empereur Hirohito par le colonel japonais qui commande leur camp. La Seconde Guerre mondiale se termine et les troupes françaises reprennent peu à peu le contrôle des territoires indochinois.

En décembre 1947, après 12 années de service durant lesquelles il a vécu d'intenses moments d'histoire qui lui ont valu d'être décoré de la Croix de Guerre 1939-1945, Joseph Pantalacci quitte l'armée avec le grade de sergent. Il souhaite à présent «faire du commerce», ainsi qu'il l'écrit lui-même. Il faut dire qu'il semble doué pour les affaires, comme il l'a déjà démontré durant sa carrière militaire. Des conserves et les vins apéritifs ; il y fabrique aussi des saucissons de cerf très appréciés

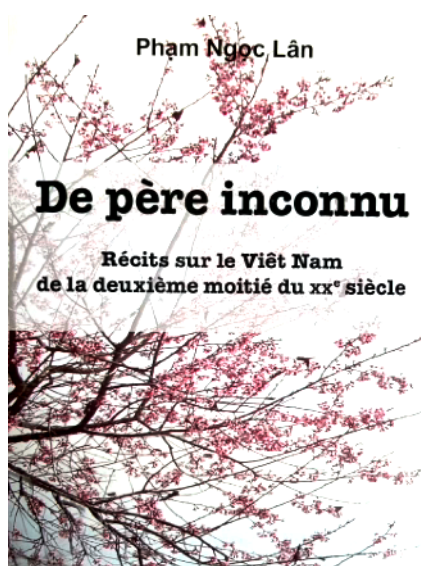
De retour à la vie civile, Joseph Pantalacci commence par créer une société d'import-export, puis il monte un magasin d'alimentation à Buon Me Thuot spécialisé dans les conserves et les vins apéritifs ; il y fabrique aussi des saucissons de cerf très appréciés par la clientèle saïgonnaise. En 1950, il revend l'affaire et rentre à Saïgon où il se lance dans le commerce du bois en tant qu'exploitant forestier ...

A la recherche de mon père tué le 11 mars 1945 par les Japonais



Sur le mur du souvenir de Fréjus, les premiers morts sont inscrits sur la plaque 1914-1938, et les derniers sur la plaque 1956-57. Le premier mort inscrit sur le mur à Washington a été recensé en 1956, et les derniers en 1975...

Ainsi donc, il y a une continuité durant tout ce vingtième siècle de 1914 à 1975: des Français, puis des Américains sont venus se faire tuer au Viêt Nam. Et en grand nombre. Ces nombres précis proviennent d'un système de gestion rigoureuse des effectifs des armées française et américaine.



Ce sont des données connues. Qu'en est-il des pertes vietnamiennes? On ne le saura peut-être jamais... Je pense à tous ces Vietnamiens, mes compatriotes, morts dans les deux camps adverses durant la même période. Leur nombre exact n'est pas connu, peut-être dix fois plus que la totalité de ce qu'on peut lire sur ces murs ! C'est terrible ! Terrible !

Tous ces jeunes tués dans la fleur de l'âge... toute une génération sacrifiée.

Mais je suis tiré de ces réflexions métaphysiques par les lettres « Martin Jean » gravées sur l'une des plaques de 1945. Ce nom est bien là, parmi d'autres Martin, parmi des milliers d'autres noms... Je suis pris au dépourvu, bien que je m'y sois préparé. Ainsi, l'officier disait vrai, mon père avait été tué lors du coup de force japonais de 1945. J'ai un pincement au cœur.

J'avais lu les atrocités subies par les prisonniers français quand Lạng Sơn était tombé après avoir résisté farouchement à l'assaut japonais jusqu'à épuisement des munitions. Les rares rescapés par miracle racontaient que les prisonniers avaient été massacrés à la mitrailleuse puis

sauvagement achevés à l'arme blanche, épée et baïonnette.

Mon père serait donc aussi parmi ces victimes ? Je fais un effort pour me ressaisir : « Rien ne me dit que ce nom correspond à mon père... Martin est l'un des noms les plus répandus de France... »

Armé de ce mince espoir, je retourne au bureau et m'enquiers auprès de la dame à l'accueil : « J'ai trouvé un Jean Martin. Pourriez-vous m'aider à obtenir plus de précision sur cette personne ? »

Apparemment, je ne suis pas la première personne à lui poser cette question. Sans hésiter, la dame me tend une toute petite fiche sur laquelle sont inscrites les coordonnées d'un service du ministère de la Défense :

« Vous appelez ce numéro de téléphone, eux seuls peuvent vous aider. Ici, nous n'avons que les noms et l'année du décès. »

Dehors, le soleil continue à taper très fort, la petite brise marine continue à rafraîchir sous l'ombre des pins parasols... Moi, je continue à patauger dans le doute de pouvoir jamais retrouver les traces de mon père.



Phạm Ngọc Lân

Imbroglio politique

Une extrême confusion régnait alors en Indochine. La situation politique et les rapports de force changeaient à un rythme incroyable. Les Japonais vaincus le 15 août, le Việt-Minh s'implantait dès le 17 août au Nord, s'étant débarrassé des concurrents nationalistes du VNQDĐ et du Đại Việt. Le 17 août, le général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, nomme l'amiral Thierry d'Argenlieu Haut-Commissaire en Indochine, avec mission de rétablir « l'autorité française dans les territoires de l'Union Indochinoise ». Le 19, Révolution d'Août avec rassemblement de vingt mille manifestants et prise par les insurgés des « postes stratégiques » de Hanoï.



Des tractations plus ou moins secrètes allèrent bon train: le 22 août, arrivée simultanée à Hanoï de Jean Sainteny, délégué par de Gaulle, et du major Patty, officier OSS (services secrets américains). Ce dernier venait avec l'idée de soutenir le mouvement indépendantiste vietnamien, les Américains ayant tendance à considérer les Français comme des collaborateurs du Reich, la démocratie américaine se targuant par ailleurs de mener une politique anticolonialiste. Le 25 août, l'empereur Bảo Đại abdiqua pour ne plus être que le « simple citoyen » Vĩnh Thụy, Conseiller Suprême du nouveau gouvernement mis en place par les nationalistes. Les Français ne lui pardonneront pas ce choix.



Déclaration d'indépendance

Le 2 septembre 1945, Hồ Chí Minh proclama l'indépendance du Việt Nam. L'Indochine était alors convoitée par deux forces antagonistes: d'une part, le Việt-Minh qui cherchait à consolider une autorité gouvernementale, avec l'appui non avoué des Américains, et d'autre part, les Français, qui affirmaient leur ferme volonté d'une « reconquête de l'Indochine ». Devant la menace de reconquête par les Français, l'opposition se développa rapidement dès les premiers jours de septembre, non seulement dans le rang des militants communistes du Việt-Minh mais aussi chez les nationalistes de tous bords. Le Việt-Minh appelle le peuple à lutter, à ne pas coopérer et à ne pas se soumettre à l'armée française envoyée par la Métropole (avec l'accord des Alliés et notamment des Britanniques qui, d'après les accords de Postdam, étaient en principe en charge du désarmement des Japonais dans le Sud).

Reconquête française

Anticipant l'arrivée de l'armée, les Français de Saigon parvinrent à chasser fin septembre les forces du Việt-Minh établies dans la capitale de la Cochinchine et à reprendre le contrôle des bâtiments et des services publics. En représailles, les militants et sympathisants du Việt-Minh

massacrèrent une centaine de Français. Le 5 octobre le général Leclerc arrivait à Saigon, suivi par une division blindée. La reconquête française démarrait. Leclerc engagea les opérations militaires et réinvestit la Cochinchine, le sud Annam et le Cambodge. Ce fut le point de départ de la reconquête totale de l'Indochine.

En ce mois d'octobre 1945, les villes intéressaient moins le Việt-Minh que les campagnes. Les Alliés envoyèrent plusieurs missions à Hanoï et à Hué et le premier gouvernement vietnamien, formé le 29 août, s'efforça de sauver les apparences vis-à-vis d'eux, en affichant sa capacité à maintenir l'ordre. Mais dans les campagnes, la révolution, bien plus radicale, fit voler en éclats les anciennes structures politiques et administratives.

Partout des Comités Révolutionnaires prirent à partie notables et mandarins qu'ils arrêtaient ou molestaient. Des simulacres de jugement par des « tribunaux populaires » hâtivement mis sur pied les condamnèrent à mort par centaines. Les comités du peuple ordonnèrent la suppression des cérémonies rituelles, le partage des terres, la confiscation des biens des riches.



À Hanoï, les allers et venues des Alliés et la présence des troupes chinoises de Tchang Kai obligeaient cependant le Vietminh et ses comités révolutionnaires à modérer leurs ardeurs révolutionnaires.

Retour à l'école (Imre SZABO)

Notre famille n'était alors ni inquiétée, ni l'objet d'enquête très approfondie de la part du comité de quartier.

La communauté française de Hanoï reprit courage. Mon école ouvrit de nouveau ses portes. J'y retournai, mais dus prendre énormément de précautions. Depuis la disparition de mon oncle en plein été 1945, ma sœur et moi nous nous retrouvions avec ma mère et ma Grand-mère dans le quartier vietnamien de Ngọc Hà. Il ne fallait surtout pas dévoiler nos origines françaises. Je devais donc cacher aux nhi đồng (pionniers communistes) de mon quartier mes « études » à l'école colonialiste. J'étais moi-même embrigadé dans la section de nhi đồng de mon quartier et ai eu chaud, vraiment chaud, cette fois-là, quand l'un de mes « camarades » (đồng chí en vietnamien - même esprit, mêmes idées) signala au chef de section ma trahison. Ce gentil camarade m'avait vu entrer dans une école pour « enfants de colonialistes ». Je niais tout évidemment avec force. Comme mon chef de section n'était pas

un fanatique et qu'il m'avait à la bonne, il n'en fit pas une affaire. Dès lors, je redoublai d'attention dans mes trajets scolaires.

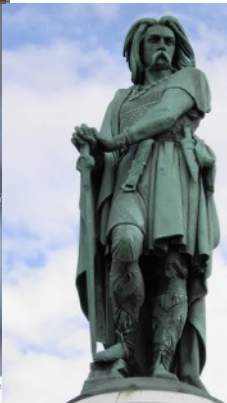
Nos ancêtres les Gaulois

De mes camarades du Cours Préparatoire, il ne me reste aucun souvenir. Ils étaient, dans la majorité, plus jeunes que moi d'un de deux ou de trois ans. Je leur préférais mes amis vietnamiens du quartier de Ngọc Hà, les entraînements paramilitaires et les sorties des nhi đồng. Mais malgré l'endoctrinement patriotique hors école, j'ânonnais sans état d'âme « Nos ancêtres, les Gaulois ... » ne réalisant aucunement que ces guerriers aux longs cheveux blonds n'avaient jamais mis les pieds au Việt Nam et n'avaient rien à voir avec les ancêtres que ma mère, mes tantes et oncles vénéraient sur l'autel familial!

Quoi qu'il en soit, Vercingétorix et sa horde de guerriers aux cheveux blonds, Clovis et son baptême, Charlemagne et Roland à Roncevaux, Jeanne d'Arc



France, Napoléon et le soleil d'Austerlitz firent irruption dans ma mémoire pour y rejoindre Lạc Long, Au Cơ, Hùng Vương, My Nương, Trọng Thủy, Sơn Tinh et Thủy Tinh, héros heureux ou malheureux des mythes fondateurs du Việt Nam qui me faisaient tant rêver.



30 avril 1975, la chute de Saïgon

La chute de Saïgon (appelée aussi « libération de Saïgon » par les communistes vietnamiens) est la prise de la ville de Saïgon, qui sera renommée par les autorités communistes Hô Chi Minh-Ville le 2 juillet 1976 et qui était alors la capitale de la république du Viêt Nam (Viêt Nam du Sud), par l'armée du Viêt Nam du Nord ou armée populaire vietnamienne le 30 avril 1975. Cet événement marque la fin de la guerre du Viêt Nam et le début d'une période de transition menant à la réunification officielle du Viêt Nam sous le régime communiste.



Le général nord-vietnamien Văn Tiến Dũng lance une offensive le 10 mars dans les Montagnes centrales du Viêt Nam qui se conclut par la prise de Buôn Ma Thuột et accule l'armée sud vietnamienne à une retraite en désordre jusqu'au 13^e parallèle nord.

Appuyée par son artillerie et ses blindés, l'armée nord vietnamienne poursuit sa progression vers Saïgon, s'emparant des grandes villes sud-vietnamiennes, dont Huế le 25 mars et Da Nang le 28 mars. Cette offensive surprise provoque un exode massif de populations du Sud : plus de 300 000 réfugiés, notamment venant du secteur de Da Nang.

Début avril 1975, la région de Saïgon est encerclée. Après une quinzaine de jours de combats acharnés à compter du 9 avril à Xuân Lộc, dernier verrou avant Saïgon, où la 18^e division de l'armée sud vietnamienne tente d'enrayer la progression des forces communistes, le président Nguyễn Văn Thiệu démissionne le 21 avril et est remplacé par le vice-président Trần Văn Hương, lui-même remplacé le 28 avril par Dương Văn Minh, surnommé « le Président de 3 jours ». Les troupes nord-vietnamiennes sont alors aux portes de Saïgon.



La chute de Ban Mê Thuôt vécue et racontée ...

« Si les Vietcongs attaquent cette nuit Banmethuot, la ville tombera en un jour... le sous secteur militaire ne dispose d'aucune troupe de combat et ne pourrait compter sur les rampants et les camouflés de la 23ème Division. Deux des trois bataillons de l'armée régionale sont en renfort à Ban Don et le 3ème à Cu Cuc sur la nationale 21. Le 45ème régiment d'infanterie est à Plei Ku, prêts à partir en renfort à Kontum en cas de nécessité, car d'importantes forces ennemies se sont concentrées en face de Kon Trang money, Kon Som Luh et Kon braith. Il en est de même pour les trois bataillons mobiles de rangers actuellement en mauvaise posture à Duc Lap ainsi que deux bataillons du 44ème régiment. Pire, c'est que tous les chars sont envoyés sur les routes nationales. Banmethuot ne dispose donc plus que d'un bataillon, celui du 44ème régiment lequel a reçu comme mission de protéger le terrain d'aviation de Phung Duc.» colonel X...

10 MARS 1975

1 h 30 du matin, un tonnerre d'explosions ininterrompues d'une extrême violence secoua tout Banmêthuôt. Les habitants réveillés en sursaut sautèrent de leur lit et coururent à la recherche d'un abri. Les enfants pleurèrent ... Je m'habillai à toute vitesse et me précipitais dans le living-room suivi de ma femme, ouvris les fenêtres et ce que nous vîmes nous stupéfia tous les deux : d'innombrables éclairs illuminèrent le terrain d'aviation L.19 dans un fantastique roulement de fracas, de sifflements d'obus et roquettes. Nous fûmes bientôt rejoints par nos deux grandes filles apeurées, trainant derrière elles notre cadet âgé de 4 ans, encore endormi. Fortement troublés bien qu'habitué aux bombardements nocturnes, nous restâmes là sans chercher à nous couvrir, la gorge sèche,

fixant le feu d'artifices sans précédent qui ébranla toute la ville.

Soudain, tout cessa. Il était 2 h 30. Un calme troublant s'ensuivit ... Inquiets, nous regagnâmes la chambre à coucher avec nos enfants mais ne pûmes fermer l'oeil le restant de la nuit.

A 5 h du matin, je me rendis comme d'habitude au bureau, saluai mon associé A. Delafonte; sur son invitation, je pris place dans un fauteuil attendant ses instructions pour la journée. Il était déjà là depuis 3h du matin, continuait à écrire malgré ma présence, ses traits étaient tirés, signe de fatigue mais aussi d'anxiété, quand alors il leva les yeux, posa son crayon-bic, voulut me dire quelque chose mais rien ne sortit de sa bouche. Nous nous regardâmes sans prononcer une parole. ...Arrivèrent de la ville deux employés,

livides, criant à qui voulait les entendre que la moitié de la ville de Banmêthuôt, c'est-à-dire tout le quartier nord, était déjà tombée aux mains des Viêtcongs. Cette nouvelle troubla tout le monde mais ne surprit personne. Habitué à tant d'événements depuis une trentaine d'années surtout aux durs combats du Têt Mậu-Thân(1968), d'aucuns ignoraient que toute guerre devait avoir une fin, celle-ci comme toutes les autres; que les vainqueurs soient communistes ou du monde libre sortiraient, moralement et économiquement à bout souffle, tant cette lutte fratricide devenait un non-sens. Comme pour confirmer les dires des employés, des rafales d'armes automatiques déchirèrent le silence mais rien encore ne laissait présager le pire...

Radio Saigon annonçait l'attaque de Banmêthuôt, haranguait la troupe, stimulait courage et opiniâtreté des combattants, confirmait déjà l'échec de l'armée Nord-Vietnamienne tout en vantant la destruction de 3 chars russes. Effectivement 3 chars russes T 54 ... gisaient devant le sous-secteur et un 4ème déchenillé était abandonné par ses occupants près des bâtiments de l'ex-SOFIP ..



A partir de onze heures, le 10 mars 1975, de violents combats se produisirent dans

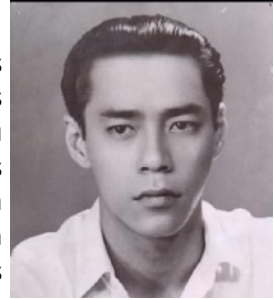
Banmêthuot. Partout des colonnes de fumée. s'élevaient dans le ciel. Au-dessus de nous, deux jets A 37 décrivirent cercle sur cercle, piquèrent, lâchèrent leurs bombes, remontèrent à une vitesse vertigineuse encadrés par une multitude de flocons blancs, puis recommencèrent à tourner et à

piquer. Des détonations qui étaient si proches nous coupèrent le souffle, des chocs, des éclats de bombe qui retombaient sur les toitures, devinrent de plus en plus intenses. N'ayant rien pour nous protéger, nous nous allongeâmes à même la terre contre un mur, un bloc de pierre ...

J'en profitai pour me renseigner auprès du Général Tuong. sur la situation, il m'affirma qu'elle était très grave mais pensait pouvoir reprendre Banmethuot aux Vietcong. Effectivement, les rangers avaient réussi à réoccuper le secteur militaire dans l'après midi. **Cette intervention avait permis aux militaires Sud Vietnamiens en déroute, non de se joindre à eux pour continuer le combat, mais de fuir.**

11 MARS 1975

Un matin plutôt silencieux, une population apeurée, ignorant la tournure des événements du fait qu'à part les détonations, les crépitements d'armes automatiques, les colonnes de fumée qui s'élevaient encore dans le ciel un peu partout, personne ou presque n'avait vu de Vietcongs. Tout le monde se posait les mêmes questions, comment se comporteraient les communistes s'ils parvenaient à devenir maîtres de la situation? Avait-on quelque chose à se reprocher? Était-on en possession de choses compromettantes? Des armes par exemple? Des documents???



Sous un soleil ardent, le spectacle devenait oppressant, les morts étaient toujours aux mêmes places, des flaques de sang se répandaient le long du chemin, les bureaux étaient éventrés, les engins et les tracteurs agricoles écartelés et sur les toitures des magasins, je vis ça et là un capot tordu de Ferguson 65, une aile de jeep... J'arrivai en même temps que mes collègues obsédés par les mêmes pensées que les miennes et de toute urgence, nous remîmes à soigner les blessés, à consoler d'autres dont la mort n'était plus qu'une question d'heures voire de minutes. Au-dessus de nous, les avions revenaient à une vitesse vertigineuse entourés de flocons blanchâtres qui apparaissaient au fur et à mesure de leur avance, le tout dans des fracas étourdissants d'explosion de bombes et d'obus de DCA.

12 MARS 1975

Je fus réveillé par un tintamarre de grincements de chenille. Un grand danger imminent nous menaçait; prenant ma femme et mes enfants par la main, je quittai la maison après un semblant de toilette et partis les mettre à l'abri sous le pont de l'usine à caoutchouc, seul endroit encore susceptible de les protéger en cas de combats rapprochés.

Le ronflement des moteurs diesel grossissait de plus en plus et, bientôt nous vîmes une dizaine de chars russes, fanions au vent, se diriger nord-sud par la route

nationale 14, sans protection comme en terrain conquis. Arrivés à notre hauteur, ils viraient sur la droite et prenaient position le long de notre terrain de sport, canons pointés sur le 45^{ème} régiment de l'armée nationale sud vietnamienne. C'était la première fois qu'il m'était permis de voir les forces communistes; ce fut une rapide vision car déjà je courus avec Neyraut m'engouffrer dans l'abri. Il était temps. Un grondement ininterrompu de coups de départ de canon tirés à cinquante mètres à peine de notre cachette fit trembler les murs et les hommes; il dura une demi-heure et d'un coup

cessa. Quelques rafales d'armes automatiques se firent encore entendre du côté du 45^{ème} R.I., et de nouveau, ce fut le calme. Nous restâmes un long moment prostrés sur place et seulement lorsque nous avions entendu les chars quitter les lieux que nous eussions osé sortir timidement de notre trou. Dehors, de chaque côté de la route, des boîtes tout en vert, courbées sous le poids de leur sac à dos, le fusil AK à la main, marchaient péniblement vers leur nouvelle conquête. La bataille de Banmethuot venait de se terminer.



Mais comment cette force si importante fut-elle en deux jours entièrement écrasée par l'armée du Nord-Vietnam même? Beaucoup de facteurs étaient en jeu. L'armée régulière n'avait jamais son effectif au complet bien que ce nombre l'était officiellement sur papier. Une compagnie n'était composée que de 90 à 100 soldats à son effectif réel au lieu de 180 à 200; le reste était constitué de « soldats-fantômes » comme on les appelait communément. Ces « soldats-

fantômes » servaient donc à remplir les poches des officiers lesquels après chaque opération signalaient un certain nombre de tués avec déclarations en bonne et due forme et empocheraient ainsi les indemnités versées plus tard par le ministère des armées aux ayants-droit également fantômes. En outre, tant que ces fantômes figuraient dans l'effectif, leur salaire était partagé entre les officiers. Ainsi l'armée était amputée de la moitié de ses forces vives. Souvent au cours des engagements, certaines unités combattantes, se croyant protégées sur leurs flancs par des éléments amis, progressaient sans méfiance pour tomber dans des embuscades qui les décimaient. L'élément protecteur était bien prévu pour les couvrir mais s'il ne l'avait pas fait c'est parce qu'il n'existait pas.

Nous reprîmes la route de Cai Lay, pour rejoindre le bac de My Thuan qui nous amènerait dans le sud-ouest du delta.

La circulation y était particulièrement dense. Ce n'était qu'un enchevêtrement de camions chargés à plein bord de légumes, de tractions avant noires et d'autocars dont les toits manquaient s'effondrer sous le poids de valises, de vélos et de paniers. Pour éviter sans doute les défauts de la chaussée, ils tanguaient d'un bord à l'autre dans les hurlements de leurs crieurs-receveurs que l'on voyait accrochés aux portières à la manière de trapézistes. Chacun roulait à tombeau ouvert pour arriver avant la nuit.

Personne ne semblait se soucier des multiples violations du cessez-le-feu, ni des automitrailleuses ou des tanks rangés en bordure de route. Depuis quelques mois, de nombreux ponts avaient disparu, mais à la limite on s'en arrangeait. Quelques heures suffisaient pour que des passages provisoires, montés sur barques, supplantent les débris de béton et de ferraille. On savait le Viêt Nam voué à un éternel recommencement. L'essentiel était de pouvoir passer.



Au bac My Thuan, de longues files de voitures faisaient la queue au milieu des cris des marchands. Les étalages de beignets, d'oiseaux rôtis ou de fruits avaient envahi les alentours du débarcadère.



À la différence de Saigon, personne ici ne se préoccupait de politique; on n'y parlait ni d'aide américaine, ni du départ de Thieu. La guerre ne devenait une réalité que pour ceux qui avaient la malchance de se trouver pris dans un combat. Et il aurait fallu s'écarter de la route pour constater qu'un nombre croissant de villages passait sous l'influence des agents du Front de Libération. Quelques jours seulement après notre passage au bac de My Thuan, une bataille à une rare violence fit de nombreuses victimes, dont les milliers de voyageurs qui attendaient dans leurs véhicules.

Alors seulement on se reprenait à espérer la paix, mais sans savoir à quelles forces supérieures se vouer. On ne pensait qu'aux accommodements possibles avec les puissants du jour. Le salut était là où se trouvait l'avantage le plus immédiat, et, dans le contexte, qui n'était pas sans rappeler les temps les plus reculés de la féodalité, les agents du Front qui payaient avec de l'argent sonnait avaient plus de chance de se faire entendre que les fonctionnaires du gouvernement qui espéraient convaincre par l'offre de quelques bons.

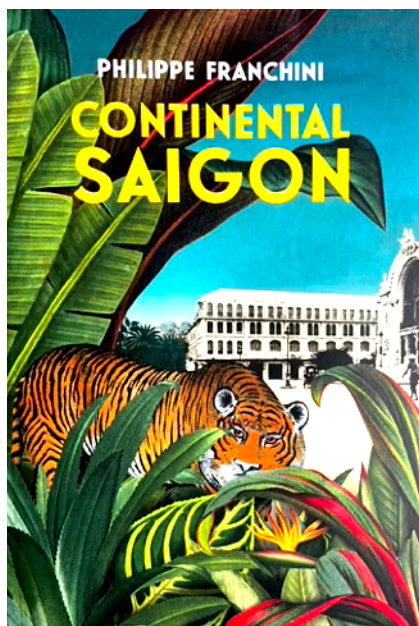
My ! My ! criaient les enfants à mes oreilles. En fin de compte, ils n'avaient pas tout à fait tort de me prendre pour un étranger. Après l'avoir été partiellement, je l'étais devenu à part entière. Dans mon désir de

retrouver à tout prix cette terre de mon enfance, j'oubliais que la vie en avait décidé autrement. Aussi attaché que je fusse au vert chaud des rizières et à l'âpre odeur de la terre, je ne pouvais me considérer identique à l'un des hommes que je voyais marcher sur ces routes, la peau durcie par le soleil et l'agression des insectes. Cette terre était à eux, en dépit des empreintes que les pieds étrangers avaient cru y creuser.

À Saigon, la liquidation devenait évidente. Déjà les vautours faisaient leur apparition. On les sentait rôder sur la ville, prêts à se jeter sur ces sources de profit éphémères que tous les régimes au bord de l'effondrement font surgir.

Il se faisait appeler Dupont ou Durand, peu importe. Ce qui comptait, c'était la marchandise qu'il offrait. La serviette bourrée de prospectus multicolores, il vantait les bénéfices sûrs et rapides des investissements immobiliers : bungalows avec piscines et golfs en Espagne, appartements dans une nouvelle station de sports d'hiver, studios en location-vente dans de grands ensembles de la région parisienne. Tout cela s'adressait aux bourgeois enrichis qui cherchaient à placer leur fortune. Mais c'est encore les diamants qui représentaient aux yeux de tous la valeur la plus sûre.





Saigon ne ressemblait plus à lui-même : tout y disparaissait, tout y mourait lentement.

Face à l'inflation et au chômage, on ne savait plus qu'inventer pour vivre. Des faux invalides aux fausses veuves en passant par les chats grossièrement teints qu'on vendait pour des ocelots, toutes les formes d'arnaque possibles et imaginables voyaient le jour. Personne ne portait plainte, les affaires duraient ce qu'elles duraient. Seul comptait le présent immédiat. On maudissait le gouvernement en place, mais sans trouver de leader qui pût exprimer l'opinion populaire et surtout la déterminer à agir. Les personnalités de la troisième force n'étaient pas plus crédibles que les autres. Elles ressemblaient trop aux mandarins du régime et, en définitive, l'agitation populaire ne débouchait sur rien.

Elle se limitait à des conférences de presse ennuyeuses, à des manifestations sporadiques d'enfants turbulents. Les policiers eux-mêmes étaient écœurés d'avoir à traîner ces malheureux au commissariat.

Quelques suicides de bonzes par le feu pour demander la paix n'impressionnaient plus que les étrangers de passage. Saigon était devenu un théâtre tragique et dérisoire. À quoi aurait-on pu encore croire ?

Noël 1974 ressembla aux précédents. Sur les trottoirs, les mêmes jouets en plastique made in Viêt Nam pour les plus pauvres, made in Hong Kong pour les plus fortunés. Dans le contexte politique et social de cette fin d'année, on pouvait s'attendre à ce que l'habituel rassemblement du réveillon de Noël dégénère en émeute. Il n'en fut rien. Dès 8 heures du soir et jusqu'à l'heure du couvre-feu, des familles et des groupes de jeunes gens déambulèrent entre la cathédrale et le port; une foule compacte et bon enfant semblait n'avoir d'autre but que de marcher en se serrant les coudes et en riant de se voir si nombreux.

Quelques mois plus tard, vint le Têt de l'année 1975. Il fut triste. Pour la première fois, les marchands de fleurs durent attendre la dernière minute pour liquider leur marchandise. Les nouvelles de la province n'étaient guère rassurantes. Certains secteurs du delta, ainsi que les provinces de Phuoc Long et Tay Ninh, venaient de passer entre les mains des communistes. Une dernière fois on tentait de vivre dans l'inconscience.

La mort du journaliste français Léandri, descendu par

les policiers vietnamiens, fut pourtant un signal d'alarme.

Le sentiment général fut que le gouvernement perdait la tête, et cela fut interprété comme un mauvais signe. Le président Thieu reprenait inlassablement ses arguments contre les communistes nord-vietnamiens, mais personne ne l'écoutait plus.

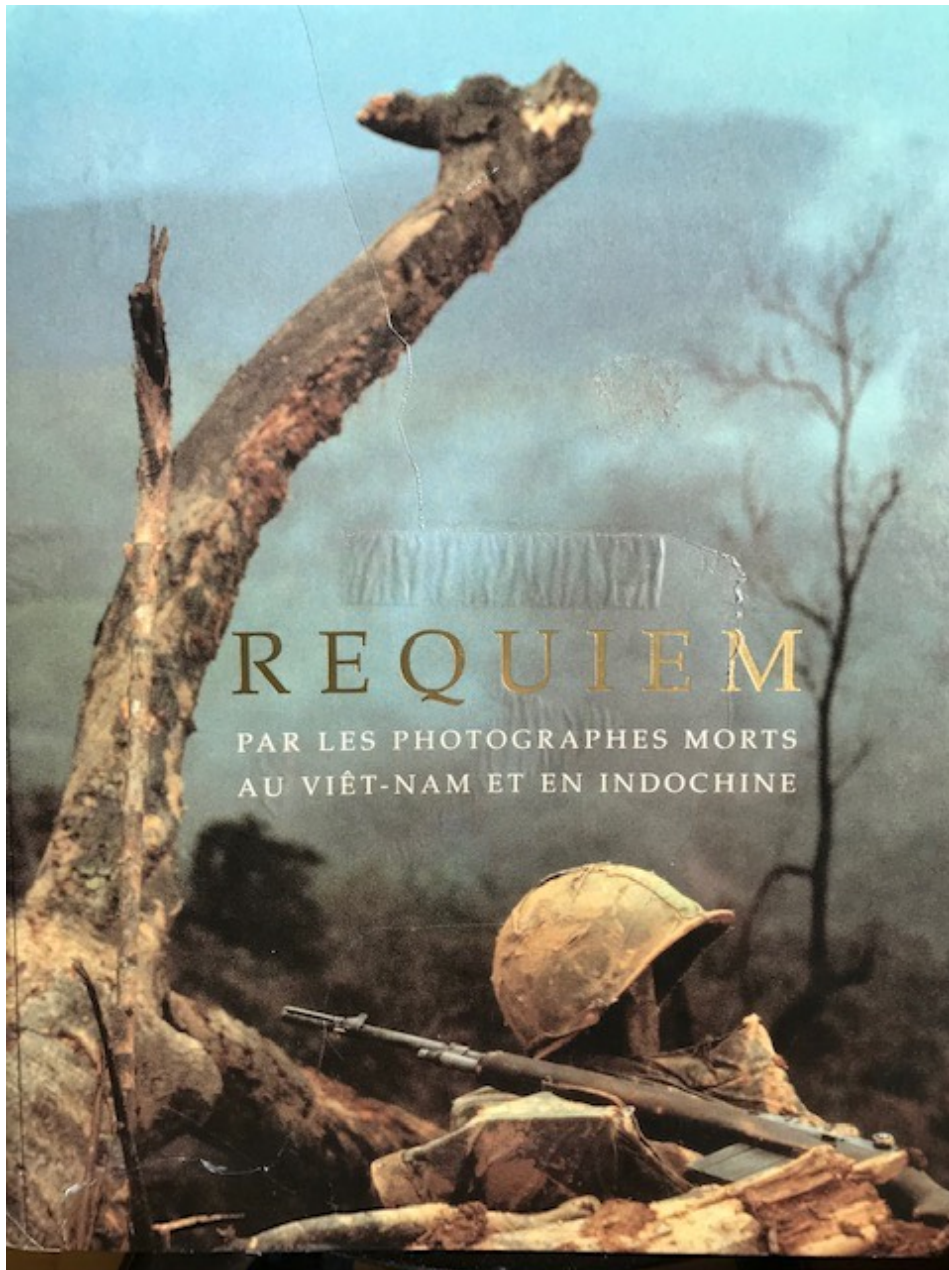
À partir de la chute de Ban Me Thuot et Pleiku, tout alla très vite. Les décisions ineptes succédaient à l'affolement, les hésitations aux contre-ordres dans un enchaînement fatal.

La population avait peur. Elle pensait à la manière dont les communistes avaient traité autrefois les viet gien, les traîtres de la colonisation française, elle se souvenait de Huê en 1968 et du charnier qu'on y avait trouvé, elle se rappelait l'offensive de la même année sur Saigon et du sort réservé aux petits policiers de quartier...

Mais les illusions sont tenaces et les rêves faciles. Ils persistèrent jusqu'à la dernière minute. Alors, et alors seulement, tout craqua, livrant la ville à une panique immense.

Tandis que les filles de bar couraient se couper les ongles, convaincues que les vainqueurs les leur arracheraient, un général sudiste en fuite oubliait de remplir le réservoir de son avion et s'écrasait avec sa famille sur l'aérodrome d'où il venait de décoller.





CE LIVRE EST DEDIE AUX CENT TRENTE-CINQ PHOTOGRAPHES DE TOUS PAYS DONT ON SAIT QU'ILS ONT PÉRI OU DISPARU ALORS QU'ILS COUVRAIENT LES GUERRES EN INDOCHINE, AU VIET-NAM, AU CAMBODGE ET AU LAOS. LEUR TRAVAIL RASSEMBLÉ ICI ÉVOQUE LEUR SOUVENIR

Horst FAAS et Tim PAGE

Durant cette période les photo-journalistes partaient sur le terrain sans gilet pare-balles

Extraits du livre sélectionnés par Geneviève ACHARD

Robert CAPA (1913-1954)

Robert CAPA / PREMIER PHOTOGRAPHE AMERICAIN DECEDE EN INDOCHINE
LE 25 MAI 1954 PRES DE THAI BINH



Robert CAPA né Endre Friedmann en Bulgarie le 22 octobre 1913 a changé rapidement son nom pour en adopter un à consonance américaine. Photographe pigiste, il croyait que de s'appeler Robert CAPA lui permettrait d'obtenir plus de contrats de la part des médias.

La carrière de Robert CAPA est baignée d'une aura presque mythique. Il a révolutionné la photo de guerre de plusieurs façons, créant des images puissantes et durables, qui sont entrées dans l'histoire; Robert CAPA ne voulait pas devenir un vieux photographe de guerre.

Après avoir couvert quatre guerres : la guerre d'Espagne, la guerre sino-japonaise, la seconde guerre mondiale, la création de l'Etat d'Israel, il ne voulait pas repartir pour couvrir un nouveau conflit pour lequel il n'avait pas de sympathie. Et c'est à contre-cœur qu'il partira de Tokyo pour l'Indochine, aux côtés de l'armée française où il mourra le 25 mai 1954, aux alentours de 15 heures, victime de l'explosion d'une mine dans la région de Thai Binh au nord de l'Indochine.

Robert CAPA avait 40 ans.



« Le chagrin de l'Indochine » : la photo testament que Robert CAPA prit peu avant de mourir :



Un cimetière. Une femme vietnamienne accroupie, inconsolable près d'une tombe, son enfant dans les bras. C'est « le chagrin de l'Indochine » (« The Sorrow of Indochina »), nom donné à cette photo de Robert CAPA publiée dans le magazine américain LIFE le 7 juin 1954, deux semaines après la mort du photographe.



Guerre d'Espagne



Le débarquement en Normandie

Dickey CHAPELLE (1919-1965)

PREMIERE CORRESPONDANTE DE GUERRE AMERICAINE DECEDEE PENDANT LA GUERRE DU VIETNAM



Dickey CHAPELLE née Georgette Louise MEYER le 15 mars 1919 à Milwaukee (Wisconsin) - Décédée le 4 novembre 1965 à Quang Ngai (Vietnam).

Dickey CHAPELLE est photo-journaliste de guerre américaine, présente sur de nombreux conflits. Active durant la Seconde Guerre Mondiale, puis à Cuba, en Corée, durant la Guerre d'Algérie et la guerre du Vietnam.

Passionnée par l'aviation elle suit une formation à la

photographie, devient photographe professionnelle et effectue des reportages.

Ayant obtenu une accréditation auprès des forces américaines, elle suit leurs entraînements sur différents terrains.

Courageuse, la voix éraillée par le whisky, passa la plus grande partie de sa vie d'adultes dans un monde d'hommes. Elle savait sauter en parachute tout comme piloter des avions, connut des aventures lors des trois guerres.

Quasiment toutes les personnes qui la rencontrèrent se souviennent d'elle.

Dicky CHAPELLE meurt en 1965, pendant la guerre du Vietnam, tuée par une mine alors qu'elle accompagne des US Marines près de la base américaine de Chu Lai.

Elle est la première correspondante de guerre à



mourir au Vietnam et la première femme américaine reporter morte en zone de combat. Ses derniers moments ont été photographiés par un autre reporter de guerre, Henri Huet, alors qu'un aumônier militaire est en train de lui donner l'extrême onction. Dickey CHAPELLE avait 46 ans.

Le cratère vénusien CHAPELLE a été nommé ainsi en son honneur.



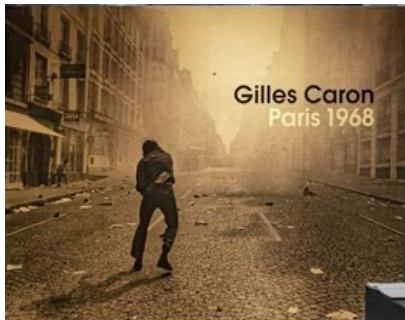
GILLES CARON

(1939-1970)

GILLES CARON / PHOTOGRAPHE ET REPORTER DE GUERRE FRANCAIS DECEDE LE 4 AVRIL 1970 SUR LA ROUTE 1 PRES DE CHIPOU (VIET-NAM).



Gilles CARON né le 8 juillet 1939 à Neuilly sur Seine. Disparu le 4 avril 1970 sur la Route 1 près de Chipou (Viet-Nam).



Sa carrière ne ne dura que six ans, mais Gilles CARON laissa un héritage qui aujourd'hui est un exemple pour les jeunes

journalistes. En 1965 il devint membre de l'agence APIS à Paris. Deux ans plus tard il aida à la création de l'agence GAMMA et devint célèbre quand il couvrit la guerre des Six Jours au Moyen-Orient. Il semblait partout à la fois : l'atroce combat pour occuper la colline 875 au Viet-Nam, la guerre et la famine au Biafra, une expédition au Tchad, les événements de mai 68 à Paris, la guerre civile en Irlande du Nord, l'après Printemps de Prague. Pendant des semaines chaque numéro de Paris Match comportait un reportage accompagné de photos de CARON.

Le 5 avril 1970, premier d'une vingtaine de



journalistes et de coopérants de toutes nationalités, il disparaît avec le reporter Suisse Guy HANOTEAUX et le coopérant français Michel VISOT, sur la route numéro 1 qui relie le Cambodge au Viet-Nam dans une zone contrôlée par les khmers rouges de Pol Pot. Gilles CARON avait 30 ANS.

Comme tant de confrères, il disparut dans la région de Parrot's Beak le long de la frontière entre le Cambodge et le Sud Vietnam.



SEAN FLYNN

(1941-1970)

SEAN FLYNN / ACTEUR PHOTOGRAPHE-REPORTER AMERICAIN FREE LANCE EN MISSION POUR TIME MAGAZINE CAPTURE LE 6 AVRIL 1970 SUR LA ROUTE 1 AU CAMBODGE PRES DE LA FRONTIERE DU VIET-NAM



Mais au Viet-Nam, sur le plan du métier, l'important était d'être suffisamment bon pour avoir du travail, et Flynn en eut.

Enfant privilégié il toucha un peu au cinéma, vécu à Paris, chassa en Afrique, et se retrouva à Saigon comme meneur d'une bande d'audacieux photographes free-lance qui utilisaient des motos pour être toujours sur l'action avant les autres. Flynn vendit ses photographies



SEAN FLYNN est né le 31 mai 1941 à Los Angeles (Californie) et disparu le 6 avril 1970 au Cambodge

Son physique agréable, il mesurait 1m85, avait le regard vif et les traits fins., et ses origines (il était le fils de l'acteur Hollywoodien Errol Flynn et de l'actrice française Lili DAMITA) précédaient toujours toute considération sur ses exploits quand Sean Flynn arrivait dans une ville ou dans un groupe.

aux agences de presse, aux hebdomadaires et aux chaînes de télévision. Lui et son copain Dana STONE qu'on surnommait les Easy Riders disparurent ensemble au Cambodge. Sean Flynn savait que c'était dangereux d'aller au Cambodge : « Je sais que c'est dangereux. Mais c'est ce qui en fait un bon sujet. » . Sean Flynn tente de convaincre son ami Dana STONE d'emprunter la route 1, où un barrage a été établi par les Viets-congs.

Le 6 avril 1970, Dana STONE et Sean Flynn sont capturés par l'Armée Populaire Vietnamienne, après avoir quitté Phnom Penh sur des motos Hondas louées, cherchant à trouver les lignes de front de combats au Cambodge. Il est déclaré en 1984 officiellement mort. Sean FLYNN avait 28 ans.



HENRI HUET

(1927-1971)

HENRI HUET / NE LE 14 AVRIL 1927 A DALAT (VIET-NAM) ARTISTE PEINTRE ET REPORTER DE GUERRE FRANCAIS DECEDE LA 10 FEVRIER 1971 AU LAOS



Henri HUET est l'homme d'une seule guerre, celle du Vietnam, qu'il photographiera sans relâche pour l'agence américaine Associated Press et au cours de laquelle il perdra la vie.

Né d'un père Français et d'une mère Vietnamiennne, Henri Huet et sa famille quittèrent Dalat pour la France quand il avait 5 ans.

Il fit ses études en Bretagne avant de se lancer dans la peinture puis d'entrer dans l'armée qui l'envoya étudier la photographie.



A 22 ans, il retourna au Viet-Nam comme photographe de guerre français et y resta après avoir été démobilisé, travaillant comme photographe civil pour les gouvernements français et américain pour UPI . Il passa à l'AP en 1965.

OPERATION LAM SON 719/ HELICOPTERE ABATTU
Pour la première fois, les membres de la presse de Saïgon avaient reçu l'ordre de ne pas se rendre sur le front. Les Américains dont le rôle consistait à présent à seconder les Sud-Vietnamiens, refusaient d'embarquer les journalistes et les officiers sud-vietnamiens montraient quelques réticences aussi.

Mais après des jours d'attente sur la route 9 au passage de la frontière, Henri et 3 autres photographes déterminés avaient fini par obtenir la permission d'accompagner le commandant de l'opération dans sa tournée des bases avancées, après quoi ils espéraient se joindre aux troupes sud-vietnamiennes.

Le 10 février 1971 Henri HUET 43 ans (Associated Press), Larry BURROWS 44 ans (Life magazine), Kent POTTER 23 ans (United Press International) et Keizaburo SHIMAMOTO 34 ans (Newsweek) embarquèrent à bord d'un hélico.



L'hélicoptère sud-vietnamien a été abattu au-dessus de la piste HO CHI MINH au Laos avec à son bord les quatre photographes.

Le 10 février 1971 L'agence Associated Press annonce la mort des 4

MICHEL LAURENT

(1946-1975)

MICHEL LAURENT PHOTO-JOURNALISTE DE GUERRE / DERNIER JOURNALISTE OCCIDENTAL TUE PENDANT LA GUERRE AU VIETNAM



Encore adolescent, Michel Laurent alla travailler pour AP à Paris et il eut sa première vraie chance au moment des soulèvements étudiants de mai 1968.

Quand les Russes envahirent Prague, AP y envoya Michel LAURENT. Ce fut le début de déplacements ininterrompus : la Jordanie, Le Caire pour les funérailles de Gamal Nasser, les troubles en Irlande du Nord, Le Vietnam. Quand il fut expulsé de Dacca en 1971 il retourna de Calcutta au Bangladesh en autostop et à vélo.

Arrivé là-bas il fit équipe avec Horst FAAS pour faire le reportage des bandes de la guérilla Bengalaïse torturant à mort leurs collaborateurs à la baïonnette.

En 1972, les deux photographes AP partageaient un prix Pulitzer, les Overseas Press Club's George Polk Award et le prix de l'Université du Missouri pour les photos prises au Bangladesh.



Michel Laurent se mit à travailler pour l'agence GAMMA et continua à couvrir les guerres. Il n'avait pas l'intention de retourner au Vietnam, mais en 1975 le photographe de Gamma à Saigon fut blessé et le visa de Michel Laurent était toujours valable.

A l'époque il avait acquis la réputation d'être un photographe qui faisait face au danger quand d'autres se mettaient à couvert, et qui tenait son doigt crispé sur le déclencheur pour traquer « la » bonne photo au lieu de mitrailler une douzaine de fois en espérant faire ce fameux cliché.

Le 28 avril, il alla à la rencontre des NVA (chars) qui s'avançaient sur la route 1 et fut tué par un tir de fusil automatique alors qu'il se trouvait en compagnie de Christian HOCHÉ, son collègue du Figaro.

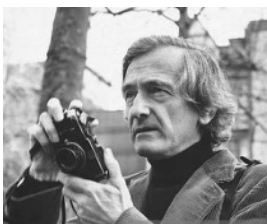
Michel LAURENT mourut deux jours avant la fin de la guerre et fut le dernier journaliste occidental tué au Viet-Nam. Il avait 28 ans.

Michel LAURENT
Photojournaliste de guerre
Français, né le 22 juin 1946
à VERNON (France) et
décédé le 28 avril 1975 en
plein reportage, près de
Xuan Lôc sur la route de
Bien Hoa à quelques
kilomètres de Saigon (Viêt
Nam).

Michel Laurent fut un très
grand photographe français.
Après avoir remporté les prix
les plus convoités de la
photographie, il avait obtenu
à l'âge de 27 ans le
prestigieux prix Pulitzer,
distinction jamais accordée à
un français.



Exposition Marc Riboud au musée Guimet (5 mars-12 mai 2025)



À l'occasion des 50 ans de la fin de la guerre du Vietnam, l'association Les amis de Marc Riboud et le musée Guimet (qui conserve le fonds du grand photographe français) s'associent pour présenter les photographies et documents d'archives retraçant le travail de Marc Riboud au Vietnam.

Profondément touché par le drame vietnamien, Marc Riboud se rend près d'une dizaine de fois au Vietnam entre 1966 et 1976, s'arrêtant à Hanoi, à Saigon, dans la ville d'Huế bombardée, mais aussi sur les routes, dans les rizières comme dans les usines, dans les camps de réfugiés et de rééducation. Il y réalise de longs reportages, admirant le courage d'un peuple qui se bat avec des moyens misérables contre la plus grande puissance du monde.



Quand Marc Riboud se rend à Hanoï en 1968 les bombardements y sont presque quotidiens. Beaucoup de ses habitants se sont réfugiés dans les campagnes, et ceux qui restent ont construit des abris anti-aériens et vivent souvent dans des sous-sols.

À travers ses reportages, qui documentent le Vietnam pendant près de dix ans, transparait la « méthode » de Marc Riboud et son regard singulier qui s'attache aux lieux et aux personnes qu'il rencontre. Lui qui n'a jamais été photographe de guerre ne montre pas les combats mais la vie qui continue dans les ruines, les corps qui tentent de se reposer dans les refuges de fortune, les amoureux qui se retrouvent près des abris anti-bombes, la vivacité des enfants, la vie bouleversée, blessée, mais une vie qui continue, tenace, envers et contre tout.



En octobre 1967, Marc Riboud photographie à Washington la jeunesse américaine qui manifeste devant le Pentagone en criant sa révolte contre la guerre et réalise *La Jeune fille à la fleur*, cliché mondialement célèbre et symbole du désir de paix. En 1970, le photographe éditera *Face of North Vietnam* un reportage qui montrera pour la première fois aux Américains le visage de ceux qu'ils combattent.



Travailleurs indochinois en Dordogne

Entre 1940 et 1948, quelques 3 000 Vietnamiens sont passés par la poudrerie de Bergerac, en Dordogne. Depuis janvier 2023, je travaille sur un projet très ambitieux destiné à faire revivre leur histoire, et à honorer leur mémoire. Mené en partenariat avec Michel Lecat, il comporte quatre volets : un livre, une exposition, un film et un mémorial. Les premières réalisations du projets sont prévues pour l'été 2025. **Pierre Daum**

Un livre

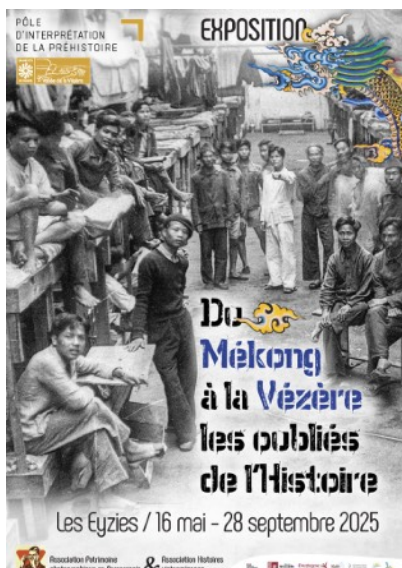
Publié aux éditions Elytis à Bordeaux, cet ouvrage de 300 pages accordera une place importante à l'iconographie, grâce au [fonds photographique exceptionnel](#) que Michel Lecat a hérité de son grand-père maternel, Robert Bondier, qui a photographié la vie bergeracoise pendant un demi-siècle.

Concernant le texte, il sera le fruit d'un travail de dépouillement de quelques 10 000 pages d'archives que j'ai collectées aux Archives départementales de Dordogne, aux Archives nationales de la France d'Outre-Mer à Aix-en-Provence, et aux Archives diplomatiques à La Courneuve.

L'ouvrage doit paraître en septembre 2025.



Une exposition



Le [fonds photographique Bondier-Lecat](#) dispose d'un millier de négatifs concernant ces étranges « Annamites » débarqués à Bergerac pendant la Seconde Guerre mondiale. Une soixantaine de photos, sélectionnées parmi les meilleures de ce fonds, mais aussi dans d'autres collections publiques ou privées, composera une exposition de base destinée à circuler dans toute la région Nouvelle Aquitaine, et au-delà. Dans chaque lieu, cette exposition de base sera complétée par des documents d'archives originaux, un espace vidéo et divers objets.

Le lancement de l'exposition se fera au Pôle d'interprétation de la préhistoire (PIP) des Eyzies le vendredi 16 mai 2025, où elle restera tout l'été. Elle poursuivra ensuite sa tournée à Bergerac à l'automne, puis Périgueux en 2026, puis Bordeaux, Aix-en-Provence, etc.

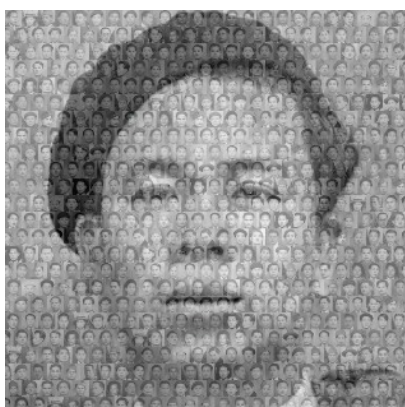
Un film



Le réalisateur de documentaires [Philippe Rostan](#) est très intéressé à l'idée de participer à ce réveil de la mémoire indochinoise en Dordogne. Né au Vietnam d'un père français et d'une mère vietnamienne, Philippe Rostan est l'auteur de nombreux documentaires, dont Les Nems moi non plus (1993), Le Petit Vietnam (2007), Inconnu, présumé français (2009). En 2011, Les Trois guerres de Madeleine Riffaud a remporté le prix de l'Étoile de la Scam.



Un mémorial



En exhumant depuis quinze ans les trésors photographiques de son grand-père, Michel s'a découvert des centaines de portraits de ces ouvriers vietnamiens qui se rendaient le dimanche à la boutique BONDIER Frères optique-photo.

A partir de ces centaines de clichés, deux portraits mosaïques géants de 3 mètres sur 4 mètres vont être réalisés sur carreaux de céramique par impression numérique, et fixées sur le mur de la très jolie mairie de Creysse, à proximité d'un des camps qui ont accueilli dans lequel ont été internés les Travailleurs indochinois il y a 80 ans. Sur chaque carreau sera imprimé le portrait d'un vietnamien, tout en constituant un pixel d'un des deux portraits géants.

Rencontre à Saint Rambert

(28 et 29 juin 2025)

Bienvenue à notre rencontre annuelle..nous serons toujours présentes sur ce lieu d'accueil de notre enfance. Faites suivre l'information et donner rendez-vous aux [ami.es](#) que vous voulez retrouver. Nous profiterons au maximum de l'Abbaye et de son magnifique environnement. À bientôt

L'Amicale des Eurasiennes [F.O.E.F.I.](#)
Germaine SCHULLER



Rencontre amicale des Eurasiennes de l'Abbaye

Samedi 28 & Dimanche 29 juin 2025

Saint Rambert en Bugey

Rencontre amicale des Eurasiennes de l'Abbaye

Samedi 28 & Dimanche 29 juin 2025

Saint Rambert en Bugey

PROGRAMME

SAMEDI 28 juin 2025

10h. Accueil à l'Abbaye.

Matinée retrouvaille. Rendez-vous devant la Stèle Souvenirs.

12h. Pique nique de l'Amitié, tiré du sac, tables et bancs installées

14h. Assemblée Générale ... informations, questions/réponses concernant l'amicale des Eurasiennes.
- appel des candidatures.

15h. Projection : « histoire de la F.O.F.I. »
- Mme Graffeuil raconte. Document fait en 1990. A voir et revoir !
- Doux parfums du passé – Surprise ... se revoir 10 ans après !

17h. Visite de la crypte (9e siècle) Monument classé.

18h. Rendez vous à la salle de fête de TENAY (7 km de St Rambert)

19h30. Accueil des participants. Apéritif et Repas, menu régional
Ambiance festive jusqu'à minuit.

P.S. : toute personne de bonne volonté sera favorablement accueillie pour la mise en place de la manifestation.

PROGRAMME

DIMANCHE 29 juin 2025

10h. Matinée à l'Abbaye,

Visite de la Crypte, du 9^e siècle – Monument classé.

11h. Accueil salle des fêtes à TENAY

Cérémonie du BACI, cérémonie populaire Laotienne : pratiquée dans toutes les circonstances importantes de la vie.
Attirer les esprits bienveillants, la joie de vivre
Les participants se souhaitant mutuellement bonne chance.

13h. Apéritif, Repas, buffet asiatique.

À partir de 15h. Après midi convivial, ambiance chaleureuse, avec DJ !
Danse participative du « Lamvong »
Exposition artisanat,
Visite touristique de Tenay – Les Fresques murales.
Démonstrations des arts martiaux
TAI CHI

Tenues traditionnelles souhaitées : Vietnam – Cambodge - Laos

19h. Souper.

23h. clôture de la fête.



Rencontre à Noyant d'allier

(6 et 7 septembre 2025)



Quel lien peut-il bien exister entre un puits de mine et une statue de Bouddha ? Pas évident à imaginer ! Et pourtant, c'est toute l'histoire de Noyant-d'Allier, ce petit village du Bourbonnais qui, depuis 1955, a accueilli des familles de rapatriés français d'Indochine.

C'est l'histoire de femmes et d'hommes déracinés, de leurs combats pour s'adapter, avec leurs enfants, à une nouvelle vie, loin de leur pays d'origine, dans une terre aux mœurs et au climat si différents.

Cette histoire, ce sont les Eurasiens de la FOEFI (Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine) qui la portent aujourd'hui. Ils se réuniront les 6 et 7 septembre 2025 à Noyant-d'Allier et invitent les habitants du village à partager un moment de mémoire et d'échange autour de cette période marquante.

La rencontre aura lieu **le samedi 6 septembre à 15 h, à la salle des fêtes.**

Nous aurons le plaisir de voir ou de revoir le film *Le Petit Vietnam*, réalisé par Philippe Rostan en 2006. Presque 20 ans déjà ! Ce sera un moment chargé d'émotion, où nous reverrons en images quelques anciens aujourd'hui disparus.

Cet échange, que nous espérons riche et sincère, sera suivi d'un **pot de l'amitié.**

Programme de la rencontre

Samedi 6 septembre

Midi: Pique-nique sorti du sac devant la salle des fêtes

15 h 30: rencontre débat projection du film « le petit Vietnam » de Philippe Rostan (2006)

18 h 30: Pot de l'amitié

20 h : Repas festif concocté par Caroline et son équipe du restaurant « Le Petit d'Asie »

La soirée sera animée par nos musiciens préférés Jhò et José

Dimanche 7 septembre

Matin: visite du musée de la mine et de la Pagode

Midi: grand buffet dans la salle des fêtes préparé par le restaurant « Le Sourire de Noyant »

Soir: on improvisera un repas avec toutes les personnes encore présentes le dimanche soir.

La réservation pour les repas du samedi soir et dimanche midi est absolument obligatoire

**LE
PETIT VIETNAM**
un documentaire de Philippe Rostan

